

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:
Reboux-Tourcoing: Trois mois. 13.00
Six mois. 26.00
Un an. 50.00

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:
Annonces: la ligne. 20 c.
Réclames: 30 c.
Faits divers: 50 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>o</sup>, 5, place de la Bourse, à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

Table with financial data: BOURSE DE PARIS, 16 MARS. Services gouvernemental, Emprunts (5 0/0), Actions Banque de France, Société générale, Crédit foncier de France, etc.

New-York, 17 mars, 2 h. 55 s.
Coton: 76 1/4. Recettes de 4 jours 27,000 b.
Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix.
Liverpool, 17 mars.
Cotons: Ventes 10 à 12,000 b. Livrables calmes, bons arrivages.

ROUBAIX 17 MARS 1875.
Bulletin du jour
Il se pourrait que l'Assemblée fixât très-prochainement la date de sa dissolution. Depuis quelques jours, il avait été convenu entre divers membres de la gauche, du centre droit libéral et du groupe Lavergne, de faire une proposition pour obtenir que l'Assemblée se fixe, avant les vacances de Pâques, l'époque de sa dissolution d'une manière directe ou indirecte.

prises parle gouvernement relativement à l'encyclique papale, les évêques d'Allemagne ont prescrit à leur clergé de se conformer à cette encyclique, sans tenir compte des prohibitions décrétées. Nous nous bornerons à signaler le fait. On comprendra cette réserve que commandent la recrudescence de passion dont sont empreintes en ce moment les polémiques des journaux allemands. La Gazette de la Croix ayant dit que la politique religieuse du prince de Bismarck était combattue non pas seulement par les catholiques, mais encore et presque au même degré par l'ensemble du parti conservateur en Prusse, le Poste dénonce la Gazette de la Croix comme entrée dans la voie « qui mène à la trahison envers le roi, envers la patrie, envers la foi évangélique. » Ces violences font assez prévoir la nouvelle crise religieuse dont l'Allemagne va être le théâtre et dont nous suivrons les phases avec soin.

Nous lisons dans la Gazette de l'Est:
Nous voudrions espérer que, malgré la sûreté habituelle de ses informations, notre correspondant de Perpignan a été induit cette fois en erreur, tant ce crime des alphonsistes nous paraît grand, tant est vive notre affection pour M. Bernon. M. Jules Bernon a été longtemps rédacteur du Drapeau français, journal catholique et royaliste, que nos amis n'ont pas pu soutenir à Perpignan. Il avait épousé, l'année dernière, dans cette ville, la fille du général François Tristany, nièce conséquemment du lieutenant-général Tristany, commandant l'armée de Catalogne.

Comment a-t-il été pris? Comment les féroces alphonsistes l'ont-ils fusillé? C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir. Bernon a dû nécessairement invoquer sa qualité de Français. Mais quelle est aujourd'hui la valeur de ce mot en Europe? Ah! s'il avait été Prussien ou même Anglais!

Quelques journaux annoncent que le maréchal de Mac-Mahon aurait écrit à M. le duc d'Audiffret-Pasquier une lettre que le Courrier de France analyse ainsi:
« Le maréchal, dit cette lettre, a appris par des amis de M. d'Audiffret qu'il avait pu être péniblement affecté des derniers incidents de la crise ministérielle. Son intention, cependant, n'était pas de froisser M. le duc Pasquier. Je ne suis qu'un soldat, dit encore la lettre et je ne suis pas très-familier avec les habitudes parlementaires. »

REVUE DE LA PRESSE
Le duc d'Audiffret Pasquier.
Orateur, orateur surtout, orateur de naissance, d'instinct et par don naturel; capable d'arracher, à une Assemblée, à force de chaleur, vive et toute puissante éloquence, ce qu'aucun autre n'en obtien-

drant hardi à la tribune et hardi jusqu'à la vérité, mais supérieur et vraiment grand, plein de flamme, de feu, irrésistible, le duc d'Audiffret-Pasquier est assurément une des figures les plus originales et les plus attachantes de l'Assemblée. Il n'a point appris à parler: il n'a ni le savoir-dire des professeurs, ni l'art oratoire des avocats. Ne lui demandez ni de suivre dans son discours un ordre savamment arrêté, ni de produire des effets longuement préparés; son éloquence est toute de premier jet. Il improvise avec une verve infatigable; une fois parti sous le fouet de la passion qui le pousse, il va, rapide, entraîné, entraînant, s'élève, s'anime; les traits frémissent; les mots heureux jaillissent; l'ironie éclate en saillies pénétrantes; le cœur s'émeut et jette des accents supérieurs qui soulèvent d'immenses applaudissements. Tel l'Assemblée a connu pour la première fois le duc d'Audiffret-Pasquier à la séance du 4 mai 1872. Quelle séance! Depuis un an, le duc d'Audiffret, président de la commission des marchés, s'était jeté corps et âme dans l'étude des corruptions et des concussions dont l'empire avait couvert le scandale. L'honnêteté du gentilhomme s'était soulevée à la vue de certaines affaires. Le premier dégoût surmonté, le président de la commission avait voulu tout pénétrer, tout connaître; il avait passé les nuits au milieu des chiffres, et dans l'examen des volumineux dossiers. Ce travail poursuivi avec une ténacité passionnée, lui avait mis la fièvre dans le sang et avait comme allumé en lui toutes les colères. A peine fut-il à la tribune qu'il sembla perdre la possession de lui-même; mais comme il fut conduit haut par l'inspiration de cette heure! M. Rouher pâle, frémissant, les yeux baissés, semblait plier sous le faix des accusations accablantes qui, à chaque phrase plus lourde et plus terrible, venaient l'écraser. M. Lucien Brun, qui monta à la tribune à la fin de cette séance, dit: « Lorsque j'ai entendu ces paroles vengeresses, qui tombaient de cette tribune, il m'a semblé que j'entendais parler la conscience de la France, et que je voyais passer la justice de Dieu! » L'effet de ce discours fut immense et se prolongea. M. de Corcelle, dans un banquet offert au président de la commission des marchés, déclarait, à quelques jours de là, que l'éloquence du duc d'Audiffret avait été dans cette occasion l'éloquence même de la justice: eloquentio justitia.

On pensait qu'un pareil effort ne pourrait pas se renouveler. Il se renouvela. Le 22 mai, après dix-huit jours, M. Rouher voulut répondre. M. le duc d'Audiffret-Pasquier retrouva les mêmes accents, et cette seconde épreuve montra au pays que le triomphe de l'orateur n'avait pas été un accident magnifique, et comme une surprise de fortune oratoire, mais l'effet naturel d'un talent sans rival. Les radicaux avaient applaudi avec enthousiasme le président des marchés fustigeant l'empire. Ils devaient bientôt sentir eux-mêmes les coups de cette parole. Deux mois après les marchés de l'Empire, ce fut le tour des marchés de la Défense nationale. Le 30 juillet 1872, M. d'Audiffret-Pasquier demanda à M. Naquet le compte qu'il avait demandé à M. Rouher. Quelle séance encore fut celle-là! Quel soulèvement ce fut pour tous les honnêtes gens du pays quand ils entendirent condamner tous les excès, toutes les dilapidations, toutes les folies dont ils avaient dû supporter dans

un silence patriotique le scandale impuni! L'attention publique, avertie par ces éclats, voulait alors connaître et suivre l'homme politique dont le talent était ainsi marqué. Sous l'empire, le duc d'Audiffret-Pasquier avait été tenu loin des affaires publiques par l'ombrageuse défiance du pouvoir. On se méfiait de cet homme politique, dont le caractère plus encore que la position assurait l'indépendance. L'empire tombé, on vit toute la valeur de cet esprit, qui était né pour rendre tant de services à un gouvernement libre. Non-seulement, à la tribune, le duc d'Audiffret-Pasquier est orateur; il l'est partout. Ceux qui l'ont entendu dans telle commission ou dans tel bureau, qui étaient près de lui à telle conférence, savent seuls tout ce qu'il y a chez lui de ressources variées à l'infini pour convaincre et pour persuader, pour gagner et pour dominer les esprits. Quand, dans la liberté d'une de ces improvisations extra-officielles il n'a qu'à laisser la bride à son inspiration, quels mouvements, quels bonds. C'est un mélange de familiarités presque triviales relevées par l'accent et de fières et nobles inspirations; c'est une rencontre singulière de grandeur et de simplicité, une succession inattendue de colères subites et d'attendrissements; quelque chose de sincère, de neuf, de très-saisissant. On est ému, transporté. Telle de ces conversations de M. le duc d'Audiffret-Pasquier restera dans le souvenir de ses auditeurs autant qu'un discours de tribune. Que cet orateur au talent si varié s'applique à l'étude d'une matière spéciale, il est homme d'affaires consommé. On l'a bien vu à la commission des marchés. En quelques jours, il fut maître des graves et délicates questions posées à la commission; on trouve bien, dans les bureaux du ministère de la guerre, que le duc va trop vite en besogne. Mais allez donc retener, avec les traditions et les routines, ce réformateur impétueux, qui court sus aux abus sans crier gare, et frappe fort sans regarder où.

Le défaut du duc d'Audiffret est de céder trop à l'inspiration du moment. C'est en cela qu'il diffère surtout de M. Buffet. Chez M. Buffet tout est contenu, retenu, réfléchi, prémédité, soumis à une sévère discipline; chez le duc d'Audiffret, une fougue exubérante, des élans et des saillies; où l'un, circonspéct et prévoyant, se prête, l'autre se donne tout entier. Tous deux peut-être sont dans le fond également passionnés; mais autant l'un commande à ses passions, autant l'autre leur cède habilement; le premier dirige mieux, le second entraîne davantage. M. Buffet, avant de suivre une conduite, en pèse tous les avantages et tous les inconvénients; il est circonspéct, un peu formaliste, ne recule jamais mais tarde quelquefois. Le duc d'Audiffret prend rapidement son parti, s'enthousiasme pour la résolution qu'il a adoptée, puis se précipite en avant pour la remplir. On n'entend que lui, on ne voit que lui: il occupe tout de sa présence. Tout à coup on ne le voit plus, on ne l'entend plus, il a disparu. Pendant quelques mois, on pourrait croire qu'il n'est plus membre de l'Assemblée. Il s'est enfermé dans les travaux de la commission des marchés ou de la commission des ouvriers. Ce n'est pas pour longtemps; à l'improviste il rentrera sur la scène et la remplira de nouveau tout entière.

Comment le nouveau président s'acquittera-t-il de la tâche dont l'a chargé, hier, la confiance de l'Assemblée? On n'a pas oublié cette séance où, il y a quelques semaines, M. Buffet fut forcé par une indisposition subite de quitter le fauteuil quand grondait le premier tonnerre d'un orage parlementaire. C'était à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, vice-président, de suppléer M. Buffet. Il prit sa place et la remplit. Pendant deux heures, au milieu des interruptions, des cris, des rumeurs et des clameurs, dans le chassé-croisé des apostrophes, il présida avec un sang-froid imperturbable. Il n'y avait, le lendemain, qu'une voix pour rendre hommage à la dignité qu'avait apportée M. le duc d'Audiffret-Pasquier dans la direction d'un débat souvent tumultueux. (Français).

LETTE DE PARIS
Correspondance particulière du Journal de Roubaix
Paris, 15 mars 1875.
Les organes de la coalition du centre droit et des gauches triomphent aujourd'hui de l'élection du duc d'Audiffret-Pasquier à la présidence de l'Assemblée, comme étant la confirmation du vote du 25 février et une protestation contre le programme politique du nouveau ministère. Voilà un beau rôle pour le duc Pasquier, qui se vante de ses sentiments monarchiques, de se faire le complice et le complaisant d'une majorité de républicains et de radicaux! Le duc Pasquier est présenté comme devant être, à la tête de la représentation nationale, un obstacle insurmontable à une invasion bonapartiste. Nous verrons bien si telle est la puissance de ce principal membre du centre droit. L'impérialisme n'a jamais triomphé que par la peur de la république et de l'anarchie, en se faisant le compère des républicains et des radicaux; le duc Pasquier qui, dans sa carrière politique, ne brille pas par la logique, risque fort d'avoir aidé à une restauration impériale. Elle eût été beaucoup plus efficacement empêchée par une restauration monarchique, que l'es-

DÉPÊCHES COMMERCIALES
Service particulier du Journal de Roubaix
Marseille, 17 mars, 11 h. 55 m.
Laines: Kassabapchi fines 295; seconds 225 à 260; Perse suinté 185; Caracach 225.

Cotons: Tarsous 135; Lattaquié 135. Soies: Cocons, ventes 2,500 b. Japonais vert volo à 12,50; 4,500 b. Nouka à 8,25.

Havre, 17 mars, 11 h. 05 m.
Cotons: Ventes 600 b. Calmes, soutenus; livrables calmes. Laines: Fermes. Cafés: Ventes 1,000 sacs Rio à livrer à 88; lourdeur.

Liverpool, 17 mars, 2 h. 24 s.
Cotons: Ventes 10,000 b. dont 2,000 pour la spéculation. Importations 10,000 b.; inchangés.

Londres, 17 mars, 2 h. 24 s.
Cafés: Marché ferme. Sucres: Marché ferme. Laines: Stationnaires. Les enchères de Liverpool sont généralement de 1/2 penny au-dessus de celles de janvier.

New-York, 17 Mars.
Changes sur Londres, 4.78 1/8; change sur Paris, 5.21 1/4. Valeur de l'or, 115 7/8. Café good fair, (la livre) 17. Cafés good Cargoes, (la livre) 17 3/4. Marché inanimé.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets:
Havre, 17 mars, 2 h. 55 s.
Cotons: Marché calme, ferme. Très-ordinaire à 98 peu offert.

Liverpool, 17 mars, 2 h. 55 s.
Cotons: Ventes, pleinement 10,000 b. inchangés.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 18 Mars 1875.

— 24 —

LA FEMME
DU
CAPITAINE AUBÉPIN
PAR CLAIRE DE CHANDENEUX
XII.
(Suite.)

Le comte présenta son fils à ces dames, qu'Antonin salua froidement et à ces messieurs qu'il voulut bien honorer d'une inclination de tête assez courtoise.
— Je savais bien, vicomte, que vous deviez être au camp, lui dit son père; mais du diable si je me souvenais du numéro de votre bataillon! Ces choses-là n'ont jamais pu m'entrer dans la tête.
— Il est fort heureux que vous m'avez aperçu, car je passais sans vous voir, et j'allais directement rejoindre ma mère.
— Votre mère!... Quelle plaisanterie.

— Elle a bien voulu me donner quelques jours.
— Au camp?
— Près du camp.
— La comtesse de Gurmilic... voici un de ces hasards!... je cours lui présenter mes devoirs.
Il s'inclina devant ses compagnes.
— Vous voulez bien me le permettre, mesdames? la chose est assez piquante pour mériter votre indulgence.
— Faites, faites, mon cher comte, dit Mme de B... avec un sourire indifférent.
— Nous serions désolées d'entraver une réunion conjugale qu'il faut de telles circonstances pour mener à bien, ajouta Mlle Z... en prenant le bras du moins laid des deux gendins.
— Le comte se mordit les lèvres.
— Je suis à vous dans un instant, dit-il; ce n'est point ma faute si ma femme donne à nos rares entrevues toute l'allure d'une bonne fortune.
Il pirouetta et rejoignit Antonin, qui, raide et mécontent, l'attendait à deux pas.
Le père et le fils descendirent au village en parlant de choses indifférentes. Sur le seuil de la maison Nicolle, ils rencontrèrent le chapeau bleu impérial, qui leur apprit que la comtesse, un peu souffrante, venait d'être emmenée, presque entraînée par M. de Les-

tenac dans une promenade circulaire autour du camp, au moyen d'un break appartenant à l'état-major général, qu'un officier de ses amis avait mis à la disposition de Louise.
M. de Lestencat et un jeune aide de camp du maréchal, dont il venait de faire la connaissance, escortaient ces dames.
Ils venaient de partir; on pouvait peut-être encore apercevoir à l'horizon le plumet tricolore du bel officier.
Antonin fut assez content de cette diversion apportée aux tristesses de sa mère, et qui l'arrachait lui-même, pour une partie de la journée, aux obsessions et aux larmes qu'il avait bravées la veille.
Le comte ne parut pas trop fâché non plus.
— Vicomte, dit-il, croyez-vous que je puisse avoir l'honneur de me représenter dans la soirée chez la comtesse?
— Faites mieux, dit Antonin, qui espérait une grande distraction pour sa mère de la présence d'un tiers.
— Quoi donc?
— Offrez-lui votre bras pour la conduire à la Retraite aux Flambeaux.
— Très-volontiers. C'est un joli spectacle?
— Infiniment curieux.
— Je viendrai me mettre à ses ordres.

Je vais, en attendant, rejoindre ma cavare de parisiens.
Ils se séparèrent. Le comte prit la route du Grand-Mourmelon, et retrouva, non sans peine, dans le cabinet le moins banal de l'hôtel des Trois-Pignons, les deux couples qu'il escortait, et qui témoignèrent une joie modérée de son prompt retour.
Le capitaine Aubépin, décoré de la main de l'empereur, rentra sombre et muet à la maison Nicolle, où Berthe l'avait précédé.
Soumise aux convenances, elle s'était rendue à la revue, seule, souffrante, sans forces, soutenue seulement par son énergique volonté.
Elle s'était réunie à un groupe de femmes dont les maris attendaient la même récompense que M. Aubépin.
Elle avait trouvé le courage d'échanger des félicitations avec elles, de sourire, de regarder, de s'intéresser à cette cérémonie toujours émouvante quand un être cher y prend part.
Quand son mari, sans avoir même cherché son regard, fut rentré dans les rangs, quand la représentation fut finie pour elle, elle se glissa dans la foule, et reprit à travers champs le chemin de sa maison.
Depuis la veille, il s'était fait en elle un grand apaisement. Le poids écrasant de la calomnie ne l'accablait plus

d'une manière aussi lourde. Antonin avait cru à sa parole, Antonin avait imploré son pardon.
Elle était relevée à ses yeux, elle attendait patiemment de l'être aux yeux de son mari.
Berthe n'avait pas redouté les indiscretions de la petite Marie; elle était prête à dire au capitaine la démarche qu'elle avait faite, et à renouveler pour lui le récit de cette époque fatale.
Elle avait gardé le silence tant qu'elle avait cru pouvoir préserver de toute atteinte le repos de l'homme dont elle portait le nom; mais puisque ce repos n'avait pas été respecté, elle entendait le lui rendre elle-même.
Quand le capitaine Aubépin rentra, ses enfants lui sautèrent au cou, avec des cris de joie et de caresses.
Il fallut admirer la croix toute neuve, le brillant joujou, l'épingler, le détacher: le père se prêtait à tout.
Les enfants épuisèrent enfin leur curiosité, et retournèrent à d'autres jeux sous la tonnelle.
Berthe, à son tour, vint prendre la croix d'honneur dans ses mains frémissantes. Elle la regarda longuement, pieusement; puis, tout à coup, y déposant un baiser:
— Auguste, dit-elle, la porterez-vous demain?
— Sans doute. Pourquoi

— N'est-ce pas demain que vous avez une rencontre?
— Qui vous l'a dit!
— Je l'ai deviné.
— C'est demain.
— Eh bien! que cette croix vous protège, car vous allez vous battre pour une honnête femme, qui fut toujours, toujours, entendez-vous? digne du nom que vous lui avez donné.
Le capitaine tressaillit et regarda la jeune femme.
— Puissiez-vous dire vrai! fit-il avec rudesse.
Et, sans manifester le moindre désir de prolonger cet entretien poignant, il passa dans la seconde pièce.
Ce n'était pas, certes, qu'il fût indifférent aux explications que sa femme, pour la première fois, paraissait disposée à lui donner.
Cette phase nébuleuse de la jeunesse de Berthe excitait toujours sa curiosité passionnée.
Mais, nature rude à lui-même comme aux autres; il ne voulait se laisser influencer ni par l'émotion, ni par la crainte, ni par la conviction, avant d'avoir vengé son honneur compromis dans la personne de Mme Aubépin.
— Si je la savais coupable; sûrement, pensa-t-il, demain ma main tremblerait de haine; si je la croyais innocente à n'en pouvoir douter, mon